

maître ; il y a que bien des gens sont châtiés rudement qui ne l'ont pas mieux gagné. Voyez comme il a faussé ce régulateur ; voyez si ce soc ne fera pas toujours sauter le manche au visage des laboureurs, en plongeant dans la terre et en piquant la première pierre venue à quarante centimètres de profondeur."

L'examen du père Martin et de tous les valets confirma l'opinion de Petit-Pierre ; et il ne resta plus un doute à personne, quand on eut vu la grande et méchante aiguille enfoncée au bout de la gale.

On redressa alors le manche de l'aire ; on régla l'entrure ; et Petit-Pierre, se remettant à l'œuvre avec les petits bœufs, laboura aussi bien, même un peu mieux que celui qui l'a inventé.

Il fut dès lors entendu que Petit-Pierre servirait de troisième laboureur, et qu'un enfant du village, bien guidé et bien surveillé par lui, mènerait paître les colons jusqu'à la fin de la saison.

Et Jeannette dit alors au père Martin, en regagnant le logis : "Tout hier, on s'est bien moqué de Petit-Pierre ici ; ce n'est pourtant pas le plus bête de la maisonnée."

XXXII. LA NOËL ARRIVE.

La semaille s'achève ainsi rapidement dans les conditions les meilleures, sans que le départ d'Étienne eût causé le moindre dérangement ou le moindre retard.

Notre petit ami avait donc rempli ou ne peut mieux son rôle dans cette grande besogne, et il était réellement devenu un des personnages les plus utiles de la maison.

Cependant la Noël était venue. C'est vers cette époque que finissent, en beaucoup d'endroits, les engagements des domestiques de la campagne. Dans les pays de montagnes, il y a, l'hiver, tant de mauvais jours, tant de longues semaines de chômage forcé ; on savait, surtout autrefois, on savait si peu ou si mal utiliser la mauvaise saison par des travaux d'amélioration dans les champs ; enfin le désir d'économiser sur la nourriture des domestiques, tandis que les travaux sont suspendus ; le désir de simplifier la dépense de leur maison est tel chez les paysans, même aisés, que la plupart d'entre eux ne gardent, en fait de serviteurs, que le strict nécessaire. Ils laissent partir bien souvent leurs meilleurs domestiques, en se disant qu'ils les reprendront au printemps.

"Mauvais calcul, pensait notre ami Petit-Pierre, car un cultivateur entendu saurait bien faire gagner à un bon travailleur plus que sa nourriture, en faisant exécuter, l'hiver, une foule de bons ouvrages qu'on n'a pas le temps d'entreprendre pendant le reste de l'année. Le drainage, cette nouvelle invention utile pour assainir les terres, l'entretien des chemins, les défoncements à la bêche ou à la pioche, le creusement des fossés, le relèvement des terres sur les pentes ; tout cela, et bien d'autres choses, tout cela peut s'essayer en hiver, mais, non dans les beaux jours toujours trop courts pour les besoins courants de la culture. . . . Oui, mais l'économie ? Mauvaise économie. C'est de la routine, et voilà tout."

Ainsi disait Petit-Pierre, et nous comprendrons bientôt pourquoi cette question lui tenait tant au cœur.

XXXIII. MAUVAISE ÉCONOMIE.

Routinier, le père Martin l'était peut-être un peu. Le père Martin faisait bien ce qu'on avait fait avant lui, ce qu'il avait vu faire à son père et à son grand-père. Mais tenter du nouveau et tenir dans ses champs des bêcheurs ou des piocheurs, même au temps des neiges ; faire exécuter cet excellent travail de soulever à la pioche de grands carreaux de terre gelée, qu'on plante ensuite sur champ, l'un à côté de l'autre, et produisant ainsi le meilleur et le plus profond des labours ; créer des chemins en y portant des pierres enlevées du milieu de ses tréfles,

réparer les chemins existants en comblant et nivelant les ornières ; tout cela n'était pas son fort. Routine si l'on veut, sa routine lui était chère, au père Martin ; et elle s'accordait très-bien avec son désir très-naturel d'épargner ses petits écus.

Donc le père Martin ne gardait l'hiver qu'un seul domestique mâle, le grand bouvier, le *Pâturateur*, celui qui devait donner la nourriture à tous les bestiaux et, durant la cessation de tous les travaux, veiller aux soins de l'étable.

Aussi le père Martin ne dit-il rien à Petit-Pierre, et l'on voit par quelle bonne raison, par la raison qu'il ne voulait rien lui dire. Certes le père Martin avait tort. Un garçon habile, intelligent, dévoué comme Petit-Pierre, valait qu'on le gardât l'hiver, et eût certes largement gagné sa nourriture. Mais le père Martin était le maître ; le père Martin voulait la chose ainsi. Qu'y faire !

Notre pauvre garçon n'avait qu'à s'en aller ; qu'on juge s'il en était mérité, s'il avait vu venir avec un grand effroi le triste jour des adieux, le lendemain de Noël.

XXXIV. DEPART ET TRISTESSE.

Le lendemain de la Noël étant venu, Petit-Pierre coupa en se levant, un beau bâton noueux dans une haie d'aubépine ; il mit son petit paquet au bout de son bâton, y suspendit en outre ses souliers neufs par leurs cordons de cuir ; et dans cet appareil, qui annonçait suffisamment le départ, il entra à la cuisine pour y manger la soupe du matin. Il n'avait certes pas grand appétit ; mais il savait qu'il aurait une terrible course à faire avant d'être à Varennes ; il lui fallait, bon gré mal gré, prendre des forces. Il avait en outre, mais il ne s'en est jamais vanté, il avait encore comme une sorte d'espoir. Il espérait toujours qu'on lui ferait quelques bonnes propositions, quelque bienheureuse ouverture. Hélas ! il n'en fut rien. Après avoir mangé la soupe, il dit à Jeannette d'abord, puis au père Martin, puis à la servante, puis enfin au grand bouvier, et de nouveau encore une fois à Jeannette, un bien triste adieu ! et il s'achemina vers la porte, de la porte vers la cour, de la cour vers la rue. . . et on ne le rappela pas.

Voyant qu'on ne songeait pas le moins du monde à le rappeler, Petit-Pierre s'arrêta près du seuil qu'il fallait quitter ; et, le cœur déjà bien gros, il réfléchit un instant. Alors, il s'aperçut que, dans sa préoccupation et sa peine, il oubliait tout simplement ses brebis.

Il revint à la bergerie pour les en faire sortir ; mais les reconnaître, les trier et les séparer de celles de Jeannette, ce n'était pas chose facile. Les unes et les autres ne s'étant jamais quittées, ne voulurent pas se laisser conduire à part ; toutes sortaient à la fois, ou pas une. Petit-Pierre avait beau en prendre trois ou quatre et les mettre dehors ; dès qu'il les lâchait pour aller chercher les dernières, les trois ou quatre premières ne faisaient qu'un joli petit saut, et venaient se confondre dans le groupe principal.

Ce manège-là recommença vingt fois ; et Petit-Pierre, qui n'était pourtant pas habitué à se décourager du premier coup, Petit-Pierre, déjà tout en sueur, fut obligé de s'avouer qu'il n'aurait pas le dernier dans sa lutte avec les brebis.

Cela lui fit faire une courte réflexion fort sage, d'où résultait pour lui une leçon, dans sa petite vanité pouvait avoir quelque besoin.

(A continuer.)

Ch. Calemard de Lafayette.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.